Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 3

Artikel: Un drame dans la neige
Autor: E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185649

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

linge ou rince des bouteilles, étendue nonchalamment le lendemain dans un beau landau, de mener soi-même son gig attelé d'un cheval fringant, qui a coûté cinq mille dollars, de s'entourer, en un mot, de toutes les jouissances matérielles dont l'aspect, en attendant qu'il y arrive à son tour, excite les appétits et l'activité du spectateur bien plus que son envie.

C'est là ce qui distingue le démocrate américain du démocrate de la vieille Europe. Ce dernier désespère de monter en grade; donc il tâche de faire descendre les autres. Son mobile moral est l'envie, et son action de niveler ou de détruire. L'Américain veut jouir; pour jouir, il faut qu'à force de travail il puisse gagner de l'argent, ce qui, dans le Nouveau-Monde, est toujours possible et souvent facile. Cela fait, il s'impose aux autres de bonne foi, il se croit devenu l'égal de tous. Il tâche donc de s'élever. Il cherche l'égalité dans une sphère supérieure à celle où il est né et d'où il part. Le démocrate européen compte arriver à l'égalité en abaissant les autres. Des deux démocratismes, je préfère l'américain. »

Telles sont les curieuses réflexions du baron de Hübner, réflexions un peu sévères à l'égard des démocrates de la vieille Europe, — dont nous faisons partie, — car nous aimons à croire que les tendances démocratiques ont, chez nous, d'autres mobiles.

Deux débutants.

Il est des gens qui grillent de donner ou de recevoir un coup d'épée; mais cette soif du duel, cet appétit de *la gloire du terrain* a, de tout temps, poussé de forts honnêtes garçons à commettre bien des sottises. Combien n'en a-t-on pas vu se provoquer *pour la galerie*, et aller, brûlant de la poudre aux yeux du public, échanger simplement des balles de liége. Cette méthode est dangereuse. On peut recevoir, par exemple, une de ces balles au milieu du front et rapporter du combat, non une glorieuse blessure, mais une bosse laide et vulgaire.

« Un de mes amis, nous dit Jules Claretie, qui a été depuis un brave soldat, s'était imaginé de se poser en duelliste aux yeux de ses compatriotes. Il habitait encore alors sa province et il avait dix-huit ans. Il convient avec un de ses camarades, également avide de renommée, qu'un dimanche, à l'heure de la promenade, ils s'aborderont sur la place publique, et, devant tout le monde, se donneront en spectacle, suivant strictement, l'un et l'autre, le programme que voici :

» Le premier arrivé se promènera de long en large sur la place. Son ami viendra, et froidement, sans mot dire, lui donnera un soufflet. L'autre, sans répliquer, sans aucun cri, sans un geste, continuera sa promenade; puis, une fois au bout de la place, retournera sur ses pas, retrouvera son homme, et, à son tour, le soufflettera. »

» Songez à l'événement! Toute la ville en parlera. Voilà nos jeunes gens *posés*, *cotés*, faits hommes!

— » Je recevrai le premier soufflet, dit mon ami.

» Et ce qui est convenu est exécuté. Le dimanche venu, mon ami se rend sur la place, rencontre son complice et reçoit le soufflet. Ce fut une rumeur énorme; on se montrait ces deux jeunes gens; l'un pâle, regantant la main qui venait de frapper; l'autre, continuant son chemin gravement avec sa joue rouge. La foule, d'ailleurs, s'étonnait de trouver chez celui-ci tant de calme, lorsque, tout à coup, le malheureux (qui n'avait point prévu la chose) reçut, dans un endroit que nommerait Molière, un furieux coup de pied qui le fit brusquement trébucher.

» Pâle, irrité, il se redresse pour répondre à cette attaque non prévue sur le programme. Mais qui aperçoit-il?

» Son père, ancien soldat à moustaches blanches, les bras croisés, et qui lui dit en jurant:

— » Je t'apprendrai, clampin que tu es, à recevoir un soufflet sans en rendre dix!

» L'autre voulut s'expliquer. Impossible. Il fut reconduit par l'oreille à la maison paternelle. On ne l'a plus repris à plaisanter avec l'honneur. »

Un drame dans la neige.

Monsieur — son nom ne fait rien à l'affaire, appelons-le Machin — M. Machin est un type de rentier vaudois. Arrivé à une fortune rondelette, il s'est retiré des affaires encore jeune, préférant aux richesses que lui réservait peut-être l'avenir, au prix de bien des déboires, cette médiocrité vantée par les poètes, qui, pour n'être que dorée, n'en a pas moins son charme.

Une confortable maison de campagne, aux abords de la capitale, abrite le bonheur de M. Machin, rentier, et de Mme Machin, rentière.

Or, il y a quelques jours, quelques semaines, si vous voulez, mais sûrement pas plus d'un mois, un coup de foudre a traversé ce ciel serein. Cette félicité calme a failli être troublée par une circonstance dramatique.

C'était un matin. Il faisait froid, la neige couvrait la campagne. Notre propriétaire, entrebâillant sa porte, aperçoit sur le perron un homme de mauvaise mine et d'allures suspectes, la tête entourée d'un vaste mouchoir multicolore, d'où ne sortait qu'un nez purpurin encadré de deux yeux farouches.

Ce personnage battait la semelle avec violence et tenait obstinément les mains derrière le dos, sans manifester le moins du monde l'intention de quitter la place. Bien au contraire, son regard inquisiteur semblait fouiller la maison et y chercher..... Cet homme évidemment méditait un coup.

— Que voulez-vous? dit brusquement le rentier inquiet.

— Je veux un pot.

— Comment, un pot ? Prenez-vous ma maison pour une auberge ? s'écria notre propriétaire en jetant un regard sur les contrevents verts de sa coquette demeure.

Cependant, M. Machin respirait plus librement : cet homme n'était pas un voleur, ce n'était qu'un ivrogne.

— Je veux un pot, répéta l'homme au mouchoir.

C'était apparemment un ivrogne endurci. M. Machin se fâcha.

— Allons, décampez, drôle, sac à vin !

— Je veux un pot et je veux voir Madame.

— Voir ma femme ? A-t-on jamais vu une pareille insolence ! Je vais vous faire voir tout autre chose.....

— Je veux un p.....

L'inconnu n'avait pas achevé qu'il roulait au bas du perron avec un bruit de ferraille, et allait, bien malgré lui, reproduire avec fidélité ses formes dans la neige.

A ce vacarme, Madame était accourue.

— Malheureux ? qu'as-tu fait ? s'écrie-t-elle effrayée. Mais c'est notre laitier que tu as manqué tuer !

— Alors, pourquoi me demandait-il un pot ?

— Pour mettre la crême..... une surprise..... répondit une voix faible. L'inconnu se relevait péniblement.

— Ah ! mon ami, répétait Madame éplorée à son mari stupéfait, quel dommage ! un si brave homme ! la crême des laitiers !

Et pendant ce temps, la crême du laitier coulait lentement sur les marches du perron. E.

Coumeint quiet sè faut jamé pliendrè dè sa fenna, quand l'est retsé.

Quand l'est qu'on a onna dzeintià fenna à l'hotô, l'est dza on petit paradis què dè vivrè dein stu mondo, kâ quand on est dou po supportâ lè cousons, lo guignon et la misère, cein va pe châ; mâ s'on est mau accobliâ, va-t' âo diablio! l'est la nortse ; et cein est onco pi què d'avâi on rajâo qu'a dâi bertsès âo què dè sè férè razâ à crédit.

Ma fâi quand cein va mau, l'est lo pe soveint la fautâ à clliâo djeino valets que ne savont pas sè choisi 'na gaupa que lâo convignè. Lè vollionl retsès, ballès, bin vetiès. Que lè séyont metcheintès coumeint dâi z'âno rodzo, crouïès coumeint dâi diablio, cein ne fâ rein porvu que l'aussont prâo mounia, et l'ont adé couâite, quand l'ont cru trovâ lo Pérou, dè vito sè mettrè la corda âo cou ; mâ cein qu'on fâ à la couâite, on s'ein repeind à lezi; et quand la guierra est pè l'hotô, n'est pas duès vatsès et onna modzè qu'on tint dè plie que vo ballionl lo bounheu.

L'est veré dè derè assebin que lè felhiès sont totès ruzâïes po appedzenâ lè chalands. Le savont s'attifâ avoué dâi brimborïons dè rein dâo tot, que cein baillè dein lo ge dâi valets. Le savont cauquiès iadzo laissi peindollhi dâi petitès quiettès que sè recouquelionl et que cein plié âi z'amoeirâo. N'est pas dè clliâo quiettès que saillont lo matin dè dézo la béguina, na ; mâ l'est dè clliâo que sont coumeint dâi tireboutchons, qu'on lâi dit pè Paris dâi z'*accroche-tieu*, que l'est la moo âi rats dâi valets, et que clliâo felhiès sè font frezi la demeindze. Ma fâi tant pis po lè lurons què sè laissont eindzaubliâ dinsè et po clliâo que ne corzont qu'aprés la mounia, kâ porrâi bin lâo z'arrevâ coumeint à Bedzon.

Bedzon avâi fé totè lè z'herbès dè la St-Jean po mariâ sa Rosette po cein que l'avâi gaillâ oquiè à preteindrè ; mâ se l'allà bin tandi que couennâvont cein ne doura pas aprés la noce, kâ la Rosette qu'étâi 'na crouïe sorciére, lè lâi fasâi totès et lo pourro Bedzon allâvè férè sè plieintè à son biopére. Ma fâi coumeint lâi allâvè trâo soveint cein eimbétâvè lo vîlho ; et po férè botsi cé redipettadzo, ye fe état on dzo d'étrè bin ein colére aprés la Rosette et ye fe à Bedzon :

— Eh bin ! dis à ta fenna que se t'és onco d'obedzi dè veni mè férè dâi plieintès, la vu déshéritâ à tsavon.

. . . . . .

Du adon, Bedzon n'a jamé repipâ on mot contrè sa fenna.

Miss Arabella.

I

— Que cueilles-tu là, Robert ?

— Une pensée, chère tante Bella, dont je vous fais hommage de grand cœur.

Et le malin collégien offrit la fleur à la personne qu'il nommait sa tante, en ajoutant :

— C'est l'emblème du sentiment.

Miss Arabella considéra un instant la pensée, tout en paraissant fort peu satisfaite des regards en dessous que son frétillant neveu dirigeait vers elle

— Tu te trompes, mon enfant, répondit-elle enfin. Mais, à ton âge, l'erreur est excusable.

Puis, poussant un soupir :

— Elle est à moitié fanée, ajouta-t-elle.

Robert reprit :

— Mettez-la dans un verre d'eau à laquelle vous mêlerez un peu de charbon de bois. La fleur reviendra d'elle-même à sa fraîcheur première... Que de beautés flétries se contenteraient d'un semblable moyen à leur disposition ! n'est-ce pas, ma tante ?

Il y avait dans les paroles du jeune impertinent un tel accent de malice, que la vieille fille, malgré la meilleure volonté du monde, ne put se refuser à saisir l'allusion. Elle se pinça les lèvres et une rougeur involontaire envahit ses joues. Du reste, elle eut le bon esprit de ne rien répondre.

Ce n'est pas cependant qu'elle en eût ordinairement beaucoup. Son œil bleu-clair ne réflétait pas le moindre rayon d'intelligence ; son front étroit et aplati, où le temps avait déjà marqué son passage en y imprimant quelques rides, et sa figure ronde, placide, sinon froide, faisaient naître aussitôt l'idée que la femme qu'on avait devant soi était une tête fort vulgaire, au moral comme au physique. Si l'on voulait remarquer ensuite que miss Arabella avait généralement les sourcils froncés et la bouche mordante, on était facilement amené à conclure qu'elle devait posséder aussi un mauvais cœur. En l'examinant, en effet, de plus près, on s'apercevait vite que, sous ses prétentions au sentimentalisme et ses faux semblants d'une dévotion dont elle se vantait très haut et qui n'était pas bien